

Introduction

Le lecteur de la Bible est parfois dérouté par un constat gênant : l'Ancien Testament est très différent du Nouveau. Le premier raconte les relations tumultueuses entre YHWH et un peuple qu'il a élu au détriment de tous les autres, peuple à l'échine raide de surcroît, dont les pérégrinations chaotiques n'ont de gloire que l'exemple. C'est le récit inlassable de guerres sans pitié, de conquêtes, d'exterminations. Les turpitudes des rois succèdent à la narration de massacres. Finalement cette nation, qui a part à la révélation du Dieu Un, et qui a contracté une alliance avec Lui, fait pâle figure. Puis se conclut une alliance nouvelle, dont le « compte-rendu » constitue un Nouveau Testament. Le Dieu qui y est représenté n'a pas de nom. On l'appelle par le titre « Seigneur ». C'est un Père bienveillant et plein d'amour que nous fait découvrir le Christ. Bien différent, en apparence, de la divinité nationale de la Première Alliance, ce « bon Dieu », en accordant sa grâce à *toute* l'humanité, est universel.

Au deuxième siècle de notre ère le constat de cette disjonction était déjà source de troubles et de conflits, comme en témoigne la célèbre hérésie de Marcion, pour qui le Dieu de l'Ancien Testament, divinité malfaisante et subalterne, ne pouvait en aucun cas être celui du Nouveau. Pour les Juifs d'aujourd'hui, la Bible n'est composée que de la *Torah*, des *Écrits* et des *Prophètes* : il n'y a donc pas deux divinités différentes, mais seul le Dieu Un, YHWH, au nom imprononçable. Quant aux chrétiens, pendant longtemps ils se sont accommodés de l'Ancien Testament - avec peine, il faut le dire - en ne le lisant que par morceaux choisis, et en utilisant toutes sortes de missels qui ne contenaient guère que le Nouveau Testament et les *Psaumes*. De nos jours, si la lecture liturgique ou personnelle a évolué dans le sens d'une approche plus complète des Écritures, elle débouche invariablement sur un embarras latent.

On ne saurait cependant éluder cette difficulté, car l'histoire montre que judaïsme et christianisme sont mère et fille. Leur lien est viscéral. Comment donc, en ces âges d'intolérance et de fanatisme, expliquer ces disparités ? L'existence d'une Bible hébraïque, et d'une Bible chrétienne ? Les différences entre YHWH et « le Père » ?

Le but de cet ouvrage est de mettre en relief *une* des explications de la rupture entre Juifs et chrétiens. Une explication parmi d'autres, certes, mais qui à notre avis est si fondamentale que d'elle découlent les autres. Il s'agit de la question du nom divin et de son traitement dans la Bible, en particulier dans le Nouveau Testament. Surabondant dans les récits de l'Ancien - il y figure près de 7000 fois - on ne le rencontre *plus du tout* dans le Nouveau Testament (du moins dans les manuscrits qui nous sont parvenus) : Dieu est désigné par les substantifs « Dieu », « Père », ou « Seigneur ». Le nom divin dans la Bible a toujours suscité des réactions diverses, et c'est très significatif. Il est incontestable que ce nom paraisse dans l'Ancien Testament : on l'y rencontre, plus qu'aucun autre nom, sous les quatre lettres YHWH, en hébreu יהוה. Une superstition juive (devenue tradition) a répandu l'idée que ce Nom était « trop sacré pour être prononcé », si bien que la vocalisation de ce Nom, depuis longtemps, pose problème et contribue à la surenchère des substituts : Éternel, Seigneur, I^{hé}W^éH ou YHWH figurent souvent en lieu et place du glorieux nom divin.

Dans le Nouveau Testament, donc, Dieu s'appelle couramment κύριος (*kyrios*), Seigneur. Pourquoi ne l'appelle-t-on plus par son nom יהוה ? Le Nom est-il gênant, ou est-ce l'esprit d'un universalisme syncrétique qui souffle ? C'est d'autant plus curieux que dans la Bible, Dieu affirme que son Nom doit passer les générations, durer à l'infini, être proclamé parmi *toutes* les nations. Si donc le Dieu des Juifs souhaitait que son Nom soit publié par toute la terre, pourquoi n'a-t-il pas veillé à sa préservation ? et cela en commençant par préserver ne serait-ce que sa vocalisation ? On pourrait penser en toute logique que si cette vocalisation s'est perdue, c'est tout simplement parce qu'elle n'est pas importante. Convient-il donc, aujourd'hui, d'employer un nom reconstitué, et restitué au moins dans l'Ancien Testament où il figure sans conteste ? Voilà les deux questions qui vont être à la base de notre propos.

Nous allons cependant concentrer notre attention sur un problème bien plus délicat, qui est celui du nom divin dans les Écritures grecques chrétiennes, en réponse à l'ouvrage de Lynn Lundquist, *The Tetragrammaton and the Christian Greek Scriptures*¹. Comme nous l'avons évoqué en effet, aucun manuscrit du Nouveau Testament ne mentionne le tétragramme, nom propre par excellence du Dieu d'Israël. Entre rupture et continuité, les écrits néotestamentaires laissent donc un sentiment étrange quant à leur héritage : le nom sacré de Dieu n'est repris que sous la forme hellénisée d'un titre assez commun à l'époque, κύριος. Or, le problème surgit de la confusion dans l'emploi de ce titre. Κύριος peut désigner aussi bien YHWH que Jésus Christ. Cela a inévitablement engendré une grande confusion sur l'identité de Jésus, qui a été assimilé, par ce titre commun de Seigneur, à Dieu lui-même... À notre avis, cette confusion sur l'identité du

Christ est directement liée à la présence originelle du tétragramme dans le Nouveau Testament.

Nous allons soutenir la thèse que Jésus et ses disciples connaissaient et employaient le Nom, et que les écrits des premiers chrétiens² portaient le tétragramme en caractères hébreux. C'est l'acclimatation du message évangélique à la Gentilité hellénistique qui a causé la perte d'intérêt pour le Nom et, partant, sa disparition totale dans la transmission des textes. Nous verrons que 'disparition' est en l'occurrence un terme trompeur.

Le problème du nom divin dans le Nouveau Testament a un potentiel polémique insoupçonné. Nous en serons conscient tout au long de cette recherche, n'oubliant pas qu'en un certain sens il touche à l'essence même du christianisme. Qui plus est ce sujet nécessite des connaissances spécifiques qui sont souvent absentes ou du moins confuses dans l'esprit du profane. Or ce qui est confus est une demi-vérité. Il sera donc judicieux de nous arrêter préalablement sur les questions suivantes :

- premièrement, nous évoquerons l'emploi du nom divin aux temps bibliques et le problème de sa vocalisation (*chapitres 1 et 2*), sujets qui n'intéressent pas directement notre problématique, mais qui permettent que son traitement s'affranchisse d'informations et d'analyses approximatives sur lesquelles il est impossible de bâtir quoi que ce soit. De plus, la présence du nom divin dans l'Ancien Testament n'étant pas à remettre en question, les polémiques qui entourent néanmoins sa vocalisation et sa restitution dans nos traductions sont très révélatrices,
- deuxièmement, nous nous servons du témoignage de la Septante. Certains considèrent ce témoignage sans valeur ; d'autres au contraire estiment que c'est une preuve, ou presque. Sans verser dans ces deux extrêmes, nous analyserons donc *en quoi* cette traduction des écritures hébraïques, qu'employaient les chrétiens, nous éclaire sur le *comportement vis-à-vis du Nom*, aussi bien dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament.

De fait, le lecteur impatient peut se reporter directement au chapitre 4 s'il estime être familiarisé avec les enjeux du nom divin dans la partie hébraïque de la Bible, car c'est dans ce chapitre que nous commençons à collecter les indices de son emploi à l'époque de Jésus et de ses disciples. Le chapitre suivant (*chapitre 5*) répond à la question qui surgit naturellement à la revue des indices : si Jésus et ses disciples ont vraiment employé le Nom, pourquoi n'apparaît-il pas dans le texte du Nouveau Testament ?

Répondre précisément à cette question nécessite d'examiner les conditions de transmission de ce texte. En général, le croyant pense que le texte qu'il découvre dans sa version biblique est absolument fiable pour la bonne raison que cette Parole est considérée comme « inspirée ». Mais c'est, là encore, une demi-vérité qui ignore par quels âges troubles le texte qu'il a sous les yeux est passé (*chapitre 6*) car les deux premiers siècles de notre ère sont parsemés d'événements plus graves les uns que les autres : ruine de

Jérusalem en 70, persécutions des chrétiens, démarcation puis rupture du christianisme d'avec le judaïsme, seconde révolte juive et seconde ruine de Jérusalem... ne sont que quelques-unes des frasques de cette période mouvementée. Sans parler des controverses christologiques qui apparaissent dès que le message évangélique sort de Palestine (*chapitre 7*). C'est la prise en compte de ce contexte qui permet de situer le problème du nom divin au sein des Écritures grecques chrétiennes dans sa juste perspective. À ce moment-là, le christianisme se définit, à la fois par une contradiction intérieure et une ouverture sur l'extérieur. La proclamation orale se fixe par l'écrit. Un canon se constitue. Les hérésies sont démasquées. Un sentiment orthodoxe se forme, et le mouvement sort de son berceau. Il s'élançait dans l'*oikouménè*³. Il change de capitale.

Change-t-il de Dieu ?

¹ Word Resources, Inc, 1998, 2^e éd. Notre réponse ne traitera cependant pas *point par point* les arguments de Lundquist, car ils sont peu nombreux, et s'attaquent essentiellement à la *Traduction du Monde Nouveau* en désinformant au sujet de son comité de traduction (cf. Stafford : 1-54, Mazzaferro, *The Lord and the Tetragrammaton...*). Notre objectif est moins la polémique que la présentation (en aucun cas, la résolution) du problème au public francophone.

² Dans cet ouvrage les premiers chrétiens sont indifféremment appelés « judéo-chrétiens » ou « Juifs chrétiens ». La notion de « judéo-christianisme » désigne une réalité d'une incroyable diversité, qui a suscité des études nombreuses, et parfois contradictoires. D'où s'impose cette précision terminologique : sans vouloir décrire ni résoudre cette notion, nous entendons par « judéo-chrétiens » les disciples immédiats de Jésus, ainsi que les premiers Juifs convertis jusqu'en 70. Par « pagano-chrétiens » nous entendons des disciples de Jésus non-Juifs.

³ « La terre habitée ».